



MEMONA HINTERMANN

«J'ai failli être violée par Kadhafi»

Ce n'est pas la première fois que vous venez au Liban, y êtes-vous attachée?

À chaque fois que je suis venue ici c'était pour la guerre, des soubresauts... des raisons qui font qu'à chaque fois, on a le nez sur les événements et on ne voit pas à côté. Le Liban me rappelle ma région, la Réunion, ce sont deux âmes sœurs. Ici et là-bas, le fait de voir une mosquée et une croix, c'est naturel. Dans mon village au Tampon il y a la Croix jubilé à côté de la Madrasa. Nous sommes des petits fanions dans le monde pour dire que vivre ensemble, c'est possible.

Comment s'est déroulée votre enfance à la Réunion?

Je suis issue d'une famille de onze enfants. Mon père n'a jamais épousé ma mère parce qu'il était musulman et qu'elle était chrétienne, ça ne se faisait pas! À l'époque, les enfants nés de parents non mariés n'avaient pas droit aux aides sociales. C'était vraiment la pauvreté. Pourtant, au départ, mon père venait d'une riche famille de commerçants de Bombay en Inde. Ils étaient venus à une vingtaine, et comme toujours dans ce genre de voyage, il y en a un qui foire, c'était le cas de mon père. Il s'est mis à boire du rhum, à regarder les jolies filles, il a perdu pied. Ma mère venait d'une famille de tout petits paysans originaires de Bretagne qui cultivaient le géranium et la canne à sucre, très croyants. Elle a profité des absences de mon père pour nous faire baptiser! Ensemble, ils ont formé un couple qui n'a pas marché.

Vous êtes tout de même allée à l'école...

C'est ce qui m'a sauvée. Ma mère qui ne sait pas lire m'a dit: «Si tu ne vas pas à l'école tu vas crever de faim.» La famille, c'est comme un commando en guerre: les premiers qui sortent ramassent les balles, ceux qui arrivent derrière à découvert ont la chance de pouvoir sauver leur peau, c'est ce qui s'est passé. Sur 7 enfants vivants, 2 ne savent pas lire, 2 savent à peu près, on est 3 à s'en être sortis. On allait en cours pendant que les aînés volaient pour se nourrir... Elle avait cette idée en tête: elle ne voulait pas qu'on vive comme elle. Si en France on avait basé l'intégration par l'école on n'en serait pas là aujourd'hui. On a laissé les jeunes dans les banlieues être la proie des diseurs de bonne aventure.

Comment avez-vous eu l'idée de vous lancer dans le journalisme?

La première fois que j'ai vu la télévision, c'était chez le Chinois du quartier. Il y avait eu un accident de bus scolaire à la Réunion. Il a installé sa table dans la cour pour que tout le monde aille voir la télé, en noir et blanc, qui grésillait: c'est la première fois qu'on voyait des gens du pays, avec toutes les couleurs, qui parlaient

À l'autre bout du monde, dans son village de l'île de la Réunion, la métisse aux pieds nus qui volait pour manger aurait pu stagner dans la misère. Pourtant, poussée sur les bancs de l'école par sa mère, puis portée par sa volonté et son travail acharné, Memona Hintermann est devenue grand reporter pour la chaîne de télévision française France 3. Elle a couvert les événements les plus marquants de ce dernier quart de siècle, de la chute du mur de Berlin aux révolutions arabes, en passant par les guerres des Balkans, d'Irak, d'Afghanistan et du Tchad. À l'occasion d'un passage à Beyrouth pour une conférence à l'USJ, elle nous livre son histoire, à 60 ans, avec tolérance et dignité.

interview



► créole. J'ai dit à ma mère «je veux travailler dedans», je voulais faire quelque chose autour du témoignage, j'avais envie de parler des pauvres. Je n'ai pas fait d'école de journalisme, mais des études de droit. J'ai ensuite pu intégrer Radio France par concours.

C'est comme cela que vous avez dû aller à Paris...

Je voulais apprendre à Paris, être comme eux. J'avais 21 ans, j'étais la seule "oiseau des îles" comme ils m'appelaient. Mais je n'ai jamais senti de discrimination. Je suis arrivée le lendemain de la mort d'Allende en septembre 73, c'était aussi la guerre du Kippour. C'était la première fois que j'avais des journaux du jour même, c'était précieux, comme si on avait du pain frais, pas de pain rassis! Ensuite, on m'a mise à l'antenne, j'étais la première Réunionnaise qui comprenait ce que disaient les gens quand ils parlaient en créole.

Comment trouvez-vous le métier de reporter?

J'adore ça mais c'est un métier risqué pour une femme. Les premiers reportages que j'ai réalisés c'était en Pologne, durant les premiers mouvements à l'Est. Puis à l'époque du mur de Berlin, je ramenaux plus pauvres du papier hygiénique! Après il y a eu, début années 80, les mouvements en Afrique, au Tchad, en Libye. J'ai failli être violée par Kadhafi, mais je n'en ai pas parlé tout de suite vu les menaces qui pesaient. Mes enfants étaient tout petits et je n'avais pas envie de recevoir une balle comme ça a été le cas à Londres! Quand j'ai vu Nicolas Sarkozy le recevoir à l'Élysée en 2008, j'ai livré mon témoignage sur Canal +, c'était un coup de cœur, un coup de colère. En Roumanie, en 90, j'ai également fait très attention quand un témoin m'a dit: «Moi je t'ai donné une interview, toi tu me donnes quoi?» L'année dernière j'étais beaucoup dans les pays arabes pour les révolutions, je me suis habillée comme un sac pour ne pas attirer les regards, en Égypte notamment. Des dingues il peut y en avoir partout!

Comment avez-vous vu évoluer les pays arabes?

Cette religion musulmane ne me fait pas peur, j'ai un frère

musulman et un autre qui a une fille dans un couvent à Marseille. Moi je suis chrétienne, pourtant, la première prière que j'ai apprise c'était le coran, je ne comprenais rien parce que je parlais créole. Il y a une générosité dans cette culture qui m'épate et m'éblouit. Mais les régimes m'ont heurtée, comme dans les pays communistes: les peuples sont très attirants, les régimes sont détestables. J'ai été très surprise par les révolutions de 2011. J'ai espoir mais il ne faut pas non plus se faire d'illusions, la démocratie comme vous l'entendez au Liban, on ne peut pas leur plaquer un modèle comme ça sur la figure, donnons-leur les moyens de vivre un peu mieux. La démocratie avec le ventre vide ne marche pas!

Qu'avez-vous appris en 30 ans de carrière?

Ce que j'ai appris, notamment après l'expérience des Balkans, c'est d'essayer d'être plus distanciée. Ne pas prendre pour argent comptant ce que j'ai sous les yeux mais me demander ce qu'il y a derrière l'escalier. C'est très tentant si on a un gros spectacle, au premier plan, de ne pas aller voir ce qu'il y a derrière, pourtant c'est peut-être là que ça se passe. C'est derrière qu'on tire les ficelles. Ce qui me motive, ce sont les gens, il n'y a rien de plus intéressant, de plus fascinant. Le journalisme est un métier qui ne vous rendra jamais riche financièrement mais riche humainement.

Le fait d'être mariée à un journaliste, comment le vivez-vous?

C'est plus facile que d'être mariée à un dentiste qui ne comprendrait pas qu'on puisse vibrer pour un événement à l'autre bout du monde. Tandis que quelqu'un qui connaît le métier comprendra que je lui dise, "Je suis à l'aéroport, je te rappelle plus tard". J'ai quand même eu un divorce à cause de ce métier, je parlais trop et la nounou était trop sympa... Mais ma vie aurait été très incomplète sans mes deux enfants, Julien et Élodie, car au travers d'eux je vois le monde nouveau, la jeunesse aujourd'hui.